

## **Le petit d'homme et le monde étranger**

**Tania Zittoun et Vittoria Cesari**

Un enfant, un petit d'homme, naît d'une mère et d'un père. De fait, il est leur rejeton; mais il faudra du temps pour qu'il devienne un «petit humain», un «petit Montefiori» et un petit «Italien», un «petit Rodriguo Sanchez» et un petit «Espagnol»... L'enfant doit devenir humain, c'est-à-dire apprendre à voir, réagir, comprendre, communiquer comme un humain  
- être socialisé au groupe d'humains dont fait partie sa famille de naissance (ou la personne qui s'occupe de lui).

Cette socialisation primaire, qui détermine très profondément le rapport ultérieur de l'enfant au monde, se fait par tous les interstices de la vie quotidienne. Une mère berce son enfant et lui chante une chanson dans sa langue maternelle. Elle lui prépare une nourriture parfumée des épices qui lui sont chères. Elle a des théories implicites du bébé - ce qu'il sait, ce qui est bon pour lui - parfois en accord, parfois en désaccord avec les théories auxquelles elle a choisi explicitement d'adhérer. Baigné dans cette langue et ses parfums, en faisant ainsi l'expérience de ses expériences, l'enfant développe la conscience de sa propre existence autonome sur le plan physique et psychique; au gré des échanges, son entourage lui fait une place, et lui y développe sa personnalité. C'est par l'intermédiaire de ce petit groupe - la famille et ses proches - que l'enfant découvre le monde: ce sont ces gens qui, selon leurs intérêts, croyances, cultures, vont le rendre sensible à tel ou tel aspect de l'environnement, vont nommer pour lui les objets, les couleurs, les événements. Ce sont ces personnes qui vont mettre à disposition de l'enfant les objets qu'ils pensent qu'il doit connaître, un ballon, une poupée, un fusil de bois, qui vont choisir pour lui des opportunités de connaître des situations, en l'emmenant à la mer, au parc, en lui lisant des histoires, et qui vont lui apprendre à discerner le souhaité du déconseillé, l'ordre de l'interdit, le bien du mal - pour eux.

Avec ses parents de sang ou de fait, l'enfant va vivre des moments importants, collectifs, où tous partagent quelque chose: un repas, une fête, parfois avec ses chants, avec ses couleurs et ses significations; des loisirs, la télévision, où l'enfant observe et ressent les réactions des aînés à tel événement, face à telle personne. Il apprend ainsi le rythme du temps - où l'on dort, joue, mange; où papa est absent; où tous se retrouvent, une langue dans laquelle on peut s'échanger des expériences, qui permet à la mère de rassurer, d'expliquer, de dés-effrayer des choses

étranges qui nous arrivent, comme la rencontre de gens qui ne sont pas de la famille.

Le lieu de la socialisation primaire est donc celui où, par les relations sociales et affectives privilégiées, un enfant acquiert non seulement le noyau de son sentiment d'exister et de sa cohérence interne, mais aussi une vision du monde, modulée par une langue, des symboles, un rythme intérieur, des normes, des règles, un rapport à l'espace, à la matière, une culture.

Il est une expérience cruciale que chaque enfant rencontre: la première expérience hors famille. On a l'habitude de penser la douleur affective de la séparation à la mère, par exemple le premier jour de crèche. Pourtant il est un autre problème: entrer à la crèche, c'est sortir du connu pour entrer dans l'inconnu. Imaginons nos petits Montefiori et Rodrigo Sanchez dans un lieu neuf: ils doivent comprendre comment s'orienter mais la dame ne parle pas une langue qu'ils connaissent; ils cherchent le contact physique; mais la dame vient d'une culture où l'on tient ses distances; ils se rassurent avec le goûter - mais celui-ci n'a ni le goût ni l'odeur des gâteaux de leurs mamans.

Ce choc est d'autant plus brutal que les cultures de la famille - africaine, asiatique - sont différentes de celles de la crèche ou des petits camarades et de leur langue; mais le hiatus existe pour tout enfant, à un certain degré. Tout enfant qui quitte pour la première fois son environnement de socialisation primaire est un «migrant culturel». En effet, au-delà du premier choc, une étrangeté subsiste longtemps: dans ce nouvel environnement, les règles de fonctionnement, les normes qui régissent les rapports interpersonnels, l'emploi des mots, l'organisation du temps sont nouveaux. Tout est à réapprendre: l'enfant doit entamer sa deuxième socialisation. Il doit à présent «apprendre» la culture de la crèche, le métier de petit élève et d'apprenant, avant même de commencer à apprendre des connaissances. Qu'est-ce qui peut faciliter l'entrée de l'enfant dans ce nouvel environnement? Qu'est-ce qui peut faire qu'il soit d'accord de relever le défi de «tout réapprendre»? Qu'est-ce qui permet de s'ouvrir à l'altérité, sans que celle-ci ne semble trop menaçante pour l'identité et le sentiment d'intégrité de l'enfant? Qu'est-ce qui, au contraire, peut poser problème à l'enfant qui entre dans l'environnement de sa deuxième socialisation?

### ***L'importance de la socialisation primaire***

Certes, l'«adaptabilité » de l'enfant, sa curiosité, sont importantes. Mais des études sur de jeunes Italiens , d'enfants de minorités religieuses nous apprennent combien la solidité du cadre de la socialisation primaire est importante pour pouvoir entrer en souplesse dans le monde de la socialisation secondaire.

Cette socialisation est en effet ce qui donne la «structure

psychique interne » de l'enfant; la solidité, la régularité de ce premier monde est donc condition de la cohérence de la structuration interne de base de l'enfant. L'enfant jeune n'a pas encore intégré toute cette organisation; il doit encore s'appuyer sur ses parents, sur le cadre familial. Quand son équilibre interne est mis à l'épreuve par l'étrangeté du monde, l'enfant peut d'une part chercher à se rééquilibrer en s'appuyant sur le cadre familial, qui rassure parce qu'il est connu, qui permet de «mettre de l'ordre dans les idées» et dans le sentiment d'identité de l'enfant. Celui-ci peut se «reposer» en cadre connu. D'autre part, la famille peut aider à faire le travail de transition vers le monde extérieur: l'enfant peut raconter des événements vécus dehors; les parents peuvent étayer ce vécu et le «traduire » en leur langage (langue, mais aussi logique de sens). Par exemple, des parents préparent l'entrée de leur enfant non francophone à la maternelle: «Tu vas devenir un champion des langues: comme ça, tu vas pouvoir jouer avec tous les enfants du monde. Mais tu sais, c'est difficile de devenir un champion.» - ainsi un recadrage de la situation par l'adulte la rend-elle acceptable et peut aider l'enfant à vivre. Parfois donc, la simple mise en récit suffit-elle à transformer l'événement en expérience, partie de l'histoire personnelle. Enfin la culture elle-même peut receler des histoires que l'enfant peut utiliser pour traduire ce qu'il lui arrive.

*Quand son équilibre interne est mis à l'épreuve par l'étrangeté du monde, l'enfant peut d'une part chercher à se rééquilibrer en s'appuyant sur le cadre familial, qui rassure parce qu'il est connu, qui permet de «mettre de l'ordre dans les idées» et dans le sentiment d'identité de l'enfant.*

La solidité, ce n'est pas la fixité. Si le cadre interne que la socialisation primaire a donné à l'enfant est rigide, incontournable, inaltérable, alors l'enfant peut être incapable et de s'accommoder au monde environnant et d'en apprendre les règles. En particulier, il se peut que la «loi» explicite ou implicite qui règne dans le groupe de socialisation primaire fasse que l'enfant ne se sente pas autorisé à entrer dans le monde scolaire. Par exemple un très fort sentiment d'élection, de minorité, peut empêcher l'enfant de se mêler à la langue et aux jeux des autres enfants. Parfois aussi, quand les parents ont vécu des événements difficiles (guerres, disparitions de proches) qu'ils cachent et/ou qu'ils taisent à leurs enfants, ceux-ci peuvent avoir senti durant toute leur socialisation primaire qu'il ne «faut pas poser de questions».

Il arrive alors qu'à la crèche, à l'école, ils peuvent se comporter comme s'ils étaient «interdits» de comprendre, de poser des questions. Ils peuvent alors, parce qu'ils répliquent les lois de la maison, se couper de toute pensée, intégration sociale, apprentissage. Enfin, il arrive aussi que les enfants se sentent

obligés de rester «loyaux» avec la famille et ses valeurs: adopter les connaissances de la crèche ou de l'école est alors perçu comme trahison; pour ne pas trahir, par exemple, la loi et l'ordre du monde que défend le père, ou alors pour ne pas risquer d'en savoir plus que les parents, un enfant peut refuser d'apprendre.

Mais il est important de voir que le problème d'un enfant à se «socialiser» au monde de la crèche ou de l'école provient bien souvent d'un manque de socialisation primaire, d'un manque de cohérence de cet environnement. La faiblesse de la structure groupale, culturelle, se traduit souvent par un manque de structure interne de l'enfant, comme si sa représentation du monde n'était pas très claire. L'enfant peut avoir de la peine à apprendre une nouvelle deuxième «règle du jeu», essentiellement parce que sa structure interne est trop fragile et ne tolère pas de souplesse. Le «manque de structure» est plus menacé par la nouveauté qu'une structure trop bien dessinée, trop rigide. De plus, en l'absence d'une structure primaire, de la maîtrise d'un premier langage, les nouvelles expériences ne peuvent pas être raccrochées à du connu; un peu de la même manière qu'il est difficile d'apprendre une deuxième langue si l'on ne parle pas une première langue, qui sert de référence de base et de point de comparaison. Un enfant dont l'enveloppe familiale a été détruite, mise en rupture, par les événements extérieurs (par exemple les guerres) peut avoir de la peine à apprendre les simples règles de politesse qui régulent la vie de classe ou à respecter les règles de l'accord du verbe.

***Un enfant dont l'enveloppe familiale a été détruite, mise en rupture, par les événements extérieurs (par exemple les guerres) peut-il avoir de la peine à apprendre les simples règles de politesse qui régulent la vie de classe ou à respecter les règles de l'accord du verbe.***

Tout enfant qui quitte pour la première fois sa famille pour «entrer dans le monde» est à certains égards comme un migrant culturel. Toujours, il doit découvrir que d'autres normes que les siennes sont possibles, et il doit apprendre à repérer ces nouvelles lois et savoir s'y plier, passer d'un registre de comportement et de langage à l'autre.

Dans ce travail d'apprentissage culturel, la famille joue toujours un grand rôle: en amont, parce qu'elle prépare l'enfant à affronter le monde - la première socialisation permet aussi la première structuration interne de l'enfant.

En aval aussi, puisque l'enfant, tout chargé de son expérience nouvelle, trouve souvent dans sa famille l'espace, la qualité d'écoute, le support affectif, l'aide qui lui permettent de raconter, revivre, traduire, élaborer et intégrer tous ces événements avant de pouvoir les lier au fil de sa propre histoire.